CEAS

Centre d'Etude et d'Action Sociales

Secrétariat social d'Alsace

✉ 5, rue Saint Léon 67082 STRASBOURG CEDEX

☎ 03 88 22 76 49 ceas.alsace@free.fr

MAURIAC, l'homme et ses débats avec lui-même.

Jean-Luc BARRE, le biographe remarqué des Maritain dans *Les Mendiants du Ciel*, a publié un 1er tome *François Mauriac. Biographie intime. 1885-1940* (Fayard 2009) ; il dit d'entrée son projet : *Une vie certes intensément mêlée à l'actualité littéraire, intellectuelle et politique du siècle qu'elle a traversé, mais dont « la part importante », comme le rappelle l'écrivain dans la postface de ses « Nouveaux mémoires intérieurs », a résidé « dans ce qui se passait au-dedans de moi ». C'est cette histoire-là, la mieux préservée et la seule qui ait compté pour lui en définitive, que nous avons voulu raconter*[1].

François Mauriac répond lui-même à Julien Green qui lui demande pourquoi *en parlant de lui-même et de sa vie passée, il ne disait pas tout : « Je ne peux pas, je ne suis pas seul, j'ai une famille »*. A la discrétion forcée du mémorialiste a succédé la réserve embarrassée de la plupart de ses biographes et exégètes, eux-mêmes conditionnés par la vigilance familiale. Ce n'est qu'en 2008, soit près de 40 ans après la disparition de l'écrivain, que son fils cadet, Jean Mauriac, prenant à son tour le risque d'encourir la réprobation d'une partie de sa famille, s'exprima sans détours :

Homosexuel, mon père ? Non, certainement pas au sens où l'on entend ce terme quand on l'applique à Gide, Cocteau, Jouhandeau ou Montherlant. Mais de tendance homosexuelle, oui, bien sûr. Pour une fois, je citerai mon frère Claude : « François Mauriac a été dévoré par l'amour. L'amour le brûla jusqu'à l'épuisement.»Cet amour est-il allé chez lui jusqu'à la sexualité ? Pourquoi pas ? Voilà qui ne me gênerait en aucune manière. Si je le croyais, pourquoi ne le dirais-je pas ? Mais, bien évidemment, je ne le crois pas. Je connais bien les amis de mon père, ceux pour lesquels François Mauriac a ressenti de l'amitié, de l'affection, de la tendresse, parfois une véritable passion : pour la plupart, c'étaient des hommes mariés, « des hommes à femmes » comme on dit vulgairement. Si je suis triste quand j'évoque ce problème, c'est parce que mon père en a beaucoup souffert. Il a cru – plus ou moins, il est vrai – devoir cacher ces sentiments en raison de la religion (toujours elle) , de sa famille, de son milieu provincial borné, de sa réputation. Mais ne le regrettons pas : sans ce véritable drame intérieur, sans cette tendre affection à l'égard de Louis, Robert, Jean, Daniel, Bernard, Roger, Jean-Jacques, Gabriel, Yves, Christian, jamais François Mauriac n'aurait pu écrire l'œuvre romanesque, brûlante, trouble, haletante, tragique, qu'il a écrite. « Je suis seul ce soir, confie-t-il dans une lettre qui n'a jamais été publiée. J'écoute l'adorable Freischütz. *Je suis calme et à la fois troublé. Plein de tendresse humaine à crever. Et pourtant calme et, il me semble, dans la paix de Dieu.» Tout n'est-il pas dit ? Lisez ou relisez les* Lettres d'une vie *et les* Nouvelles lettres d'une vie, *celles, par exemple, écrites à Jean Blanzat aux jours les plus sombres de la guerre : « Vous ne pouvez savoir ce que j'ai pu être exigeant, ardent, désespéré... » Et, quelques mois après : « Que j'ai à lutter, tout vieux que je suis, contre mon étrange cœur.» Son « étrange cœur » ! Nous voilà convaincus, si nous avions le moindre doute... A la vérité, nous avons vécu aux côtés de François Mauriac sans avoir rien compris de lui. C'est incroyable, n'est-ce pas ? Il a fallu attendre sa mort, la publication de sa correspondance, la connaissance de certains de ses textes, pour connaître la vraie nature de l'homosexualité de F. Mauriac.*[2]

Pour rendre enfin Mauriac à lui-même, en l'envisageant tel qu'il fut, dans sa complexité, l'auteur s'appuie, à défaut d'authentiques témoins ou de journal continu, sur sa correspondance personnelle ; pour donner, selon l'expression de sa belle-fille, Caroline Mauriac, *le plus juste reflet de sa véritable vie.*[3]

1. L'esprit d'enfance.

F. Mauriac naît le 11 octobre 1885 dans le vieux Bordeaux. Il n'y passera que 20 mois jusqu'à la mort de son père d'un « abcès au cerveau. » Il y a un long et persistant différend entre l'écrivain et cette ville. A la source il y a son « parti pris politique » depuis la guerre d'Espagne, mais aussi la conscience d'une appartenance inexorable et le refus de s'y conformer. Symbole du pouvoir matriarcal qui a dominé sa jeunesse, Bordeaux a été tout autant à ses yeux celui de la disparition, de l'effacement du père, son allié intime contre l'ordre de la tribu. *Plus obsédante que*

---

[1] Op. cit. p. 25.

[2] Jean Mauriac. *Le général et le journaliste. Fayard. 2008.*

[3] Caroline Mauriac. Présentation des *Nouvelles lettres d'une vie.* Grasset 1989.

n'importe quelle omniprésence, souligne Michel Suffran, *l'absence du père fonde dès l'origine et à jamais le destin de F. Mauriac, sa vie d'homme et son regard d'écrivain, son monde*[4].

Ce père est ami des livres et ennemi des affaires *auxquelles il était condamné.* Devenue comme l'essence de leur filiation, la littérature opérait entre eux la rencontre qu'ils n'avaient jamais eue, scellait l'entente indéfectible qu'ils n'avaient pu connaître, pense Jean-Luc Barré. F. Mauriac a vécu dès sa petite enfance dans *la familiarité des morts. Quelle fut la vie cachée de ces hommes et de ces femmes ? Qu'ont-ils aimé, désiré, haï ?*[5] Dans le destin de ce libre penseur de père, *violemment anticlérical,* il pressentait le drame d'un marginal épris de culture et sacrifié aux intérêts du clan : comme aîné on l'avait mis d'office aux affaires, alors qu'il eût préféré poursuivre ses études classiques.

Jean-Paul Mauriac jeune avait rédigé 2 cahiers manuscrits à partir de 1878 : notations intimes et réflexions acerbes, qui resteront cachées, de sorte que F. Mauriac ne les connaîtra pas. Le père s'y déclare passionnément républicain et y apparaît esthète, libre d'esprit avec la conscience exacerbée d'être né *chargé de chaînes.* Ce père était aussi atteint de neurasthénie, désespéré, persuadé qu'il ne vivrait pas longtemps. F. Mauriac s'est toujours interrogé sur l'homme qu'il serait devenu, élevé non par sa mère, puritaine et conformiste, mais par ce père rebelle et iconoclaste. Lui-même déclarera à la fin de sa vie à Robert Mallet : *Il se peut que ce que j'ai fait, ce que j'ai réalisé, vienne justement de ce déchirement ou – si vous préférez – de cette heureuse contradiction.*[6]

Des 2 côtés des ancêtres la morale tenait en 3 mots : *ordre, travail, économie* ; et ils avaient un appétit effréné de la possession. Leur meilleure arme contre la mort était le culte de l'héritage. Entre Claire Coiffard et Jean-Paul Mauriac il y avait des intérêts économiques : dot et héritage, des conflits permanents de convictions entre une jeune catholique aux opinions tranchées et un agnostique rêveur, toujours en quête de lui-même... mais aussi une relation amoureuse passionnée.

La petit François n'a donc pas encore 2 ans quand se met en place autour de lui la seule emprise de 2 femmes (sa mère et sa grand-mère) que leur veuvage a rendu *maîtresses de tout.*[7] Il grandira en vase clos, jalousement protégé de l'influence de son oncle tuteur, Louis Mauriac, un vieux garçon libre penseur : le problème religieux ne cessera d'alimenter la guerre larvée entre les 2 clans.

C'est en partie à « Château-Lange », chez sa grand-mère que F. Mauriac a pris conscience, dès sa jeunesse, de cette *équivoque mortelle* entre morales bourgeoise et cléricale, qu'il n'allait cesser de fustiger, sa vie durant, comme une usurpation de l'esprit de l'Evangile. *Ce qui devait être transmis intact et si possible accru aux enfants, constituait le devoir bourgeois auquel toute morale demeurait subordonnée, et la parole même de Dieu. Une certaine forme d'avarice, sous le nom d'économie, se muait en vertu. Une certaine dureté à l'égard des hommes prenait le nom de prudence. Ces vertus trouvaient leur récompense dans la possession du patrimoine. En fait les pauvres l'étaient trop souvent par leur faute...l'argent allait aux plus sages, aux plus économes, aux plus travailleurs, c'est-à-dire aux plus vertueux, qui étaient aussi les plus malins.*[8]

Indissociable de sa mère depuis son propre veuvage, Claire Mauriac n'a pas tardé à instaurer autour d'elle le même climat de piété anxieuse et obsessionnelle, mêlé d'inquiétudes qui tenaient, selon son dernier fils, à *des histoires de propriété et d'argent.* Elle a renoncé à toute existence personnelle pour se vouer à la seule éducation de ses enfants, ne quittant pas pendant 10 ans ses vêtements de deuil. Elevé dans l'idée toute janséniste d'un Dieu implacable auquel tout homme doit se soumettre sans débat pour expier sa faute originelle, l'enfant vit dès son plus jeune âge dans la hantise d'offenser ce juge à la fois inaccessible et omniprésent. Et quel péché plus redoutable que celui auquel il suffit seulement de penser pour être aussitôt *séparé de Dieu,* le péché de chair. En dépit d'une éducation qu'il jugera plus tard absurde et étouffante, F. Mauriac gardera toute sa vie la nostalgie de cette petite enfance pieuse, dans un havre de solitude et de sécurité ; dans l'ombre de sa mère tout risque se trouvait conjuré.

Le plus passionnant des jeux pour le jeune François est celui de s'observer et de s'éprouver soi-même, à tirer parti du *perpétuel examen des consciences* imposé par son éducation catholique pour s'analyser sans relâche, débusquer *ses plus secrètes intentions* ; et aussi *se regarder souffrir,* cultiver son personnage d'enfant blessé, solitaire et incompris. F. Mauriac a brossé, dans ses souvenirs de jeunesse, un tableau sinistre des 5 années passées sous l'autorité des pères marianistes, à l'Institution Ste Marie de la rue du Mirail où il rejoint ses frères à l'automne 1892, forçant le trait jusqu'à dater de ce moment-là sa *conscience du malheur.*[9] Mais c'est en vacances, à Château-Lange et à St. Symphorien, en éprouvant jusqu'à l'extase la secrète poésie des lieux, en s'imprégnant

---

[4] François Mauriac ou le Regard de la mémoire. Colona. 1985.
[5] *Nouveaux mémoires intérieurs.* Cité par Barré p. 30.
[6] Cité ibid. p. 35.
[7] Nouveaux mémoires intérieurs.
[8] Ibid. cité p. 47.
[9] *Commencement d'une Vie.* Cité p. 55.

des moindres frémissements de l'air, des moindres parfums de la terre, que François apprit dès son plus jeune âge à s'identifier à le nature, à faire corps avec elle. A l'âge de ses 1ères expériences initiatiques, F. Mauriac évolue déjà au plus près des 2 sources : *celle de la terre et celle de Dieu.*[10]

François et ses frères avaient reçu de leur père *la passion de lire et le don d'écrire.*[11] François date de sa 7ième année le moment où il a commencé à *rêver sourdement d'écrire.* Ses lectures ont été, jusqu'au début de l'adolescence, aussi surveillées que son éducation religieuse dont elles étaient d'ailleurs indissociables dans l'esprit de sa mère.

2. Les démons de la connaissance.

F. Mauriac a toujours fait grief à son milieu familial de lui avoir refusé, enfant, à force d'archaïsme et de préjugés, l'accès à la vraie culture, celle des grandes œuvres littéraires et artistiques. Très jeune il a pris l'habitude de lire en cachette les ouvrages que sa mère s'efforçait de lui interdire quand elle ne décidait pas de les brûler.(Musset, Baudelaire, Anatole France, M. Barrès...) Le futur auteur du *Bloc-notes* n'a pas été mieux préparé à comprendre et apprécier par lui-même l'histoire politique de son temps. Claire Mauriac n'aspire qu'à voir restaurer l'ordre moral monarchique garant des bonnes mœurs, du respect de la loi divine comme de la conservation du patrimoine. Sa famille est boulangiste et anti-dreyfusarde.

La Croix se vante alors d'être *le journal le plus antisémite de France. Je me souviens pourtant de cette soirée d'août, sur le perron de St. Symphorien, à l'époque du procès de Rennes, il me semble, où oncle Louis nous dit entre haut et bas, avec une espèce de solennité : « Mes enfants, il est innocent ! »... Oncle Louis, qui présidait un tribunal, devait avoir raison, lui aussi.*[12] C'est en grande partie à cet esprit critique, à cette fibre voltairienne, héritée de sa famille paternelle, que F. Mauriac devra d'échapper assez tôt à la contamination de son milieu.

F. Mauriac est entré au collège Grand-Lebrun en octobre 1897, tombant sous la férule des mêmes pères marianistes. L'élève de 5ième, d'apparence frêle et juvénile, n'a aucun mal à faire sien cet étrange univers, à y être reconnu et même à s'imposer dans ses matières de prédilection : les disciplines littéraires, l'histoire, le latin. *Il n'attendait de gloire que des dissertations ou même des versions et thèmes,* confirme son condisciple André Lacaze. Plutôt qu'à faire ses devoirs, François préfère consacrer l'étude du soir à lire en secret des romans de Pierre Loti, à écrire des poèmes ou à s'épancher dans son 1er journal intime. Bien qu'il n'y ait jamais eu entre eux d'autre attirance qu'intellectuelle, l'amitié entre F. Mauriac et A. Lacaze depuis la classe de 8ième, n'a pas tardé à inquiéter leurs éducateurs. Ils étaient *ceux qui ne jouaient pas. Le mépris du jeu, le goût des conversations particulières : voilà ce qui, au collège, nous desservait le plus sûrement,* confiera Mauriac.[13]

André Lacaze est une des personnalités les plus originales qui ait traversé la destinée de F. Mauriac. Ingénieux, facétieux, volubile, bouillonnant d'idées novatrices et provocantes, hérétique dans l'âme et paradoxal en tout, il est peut-être l'ami qui a le plus compté dans sa vie. *Il m'avait voué une sorte de culte, mais sans perdre jamais le sentiment de sa supériorité,* écrira l'auteur du *Bloc-notes* en décembre 1964, à la mort de son ami. On imagine l'effet libérateur produit par un tel compagnon sur le garçon timide, pudique, inhibé par son milieu qu'est alors F. Mauriac. Parmi les professeurs, seul compte à leurs yeux l'abbé Péquignot, leur professeur de rhétorique en 1ere. *Au lieu de nous enseigner des jugements tout faits, il nous apprenait à juger nous-mêmes. Dans son rayonnement nous découvrions au fond de nos âmes, un être ignoré de nous jusque là, une pensée qui nous semblait naître parce qu'elle s'exerçait pour la 1ere fois,* dira Lacaze.[14] L'abbé Péquignot est aussi le confesseur de F. Mauriac et lui apparaît comme un modèle de piété exigeante et sans artifices.

Mais c'est tout un art de vie et d'écriture, une façon autonome, mouvante et contradictoire de se constituer soi-même que F. Mauriac savoure à 16 ans, sous la direction de Péquignot, dans les écrits de Montaigne, Descartes mais surtout Racine et Pascal. Voir clair en lui-même, *sentir le plus possible en s'analysant le plus possible,* selon la formule de Maurice Barrès, telle est la seule règle de vie qu'il entend se donner en s'identifiant à cet auteur altier et désinvolte.

A l'automne 1902 se produit dans la vie de F. Mauriac un drame familial qui le marquera de façon irréversible : la mort de sa grand-mère, Irma Coiffard. *Tout à coup, voici qu'apparaissait à l'état pur, dans le regard de ma tante, une lueur si j'ose dire de joie, et dans sa voix une excitation,* écrira-t-il.[15] Et parallèlement il découvre le visage de ses proches : *La mort de bonne maman me fut la révélation un peu brutale du grand oubli, de la grande indifférence et de la pudique hypocrisie dont on entoure un lit d'agonie... Si ce n'est pas un fils ou un*

---

[10] *Nouveaux mémoires intérieurs.* Cité ibid. p. 63.
[11] *Les Maisons fugitives.* Cité Ibid. p. 64.
[12] *L'affaire Dreyfuss vue par un enfant.* Cité ibid. p. 76.
[13] *Le Démon de la connaissance.* Cité ibid. p. 83.
[14] Dans *François Mauriac vu par un camarade de classe.* Cité ibid. p. 86.
[15] *Nouveaux mémoires intérieurs.*

amant qui va mourir, ceux qui restent ne songent qu'à hâter les formalités pour regoûter de la bonne vie et fouiller les armoires du défunt. Combien cruellement comique fut la honte de ces filles qui essayaient, mais en vain, d'avoir du chagrin.[16] *– Cet écart entre les paroles et les pensées, entre les gestes visibles et les désirs cachés, fut l'une des sources de ce que j'allais écrire.*[17] Mais ce sera le prix d'une longue période de crise, où le rejet de sa classe sociale se mêlera chez lui à une rage anticléricale, une hostilité même à l'égard de l'Eglise institutionnelle, qui ne feront qu'aviver le sentiment de sa différence.

Antidreyfussard comme sa famille jusqu'à 16 ans, il se révolte alors contre *une des pires iniquités du siècle* et voit dans les mesures anticléricales de 1901 un *retour de flamme mérité. L'affaire Dreyfuss avait fini en déroute pour les partis dont ma famille relevait. Ce qu'il y a d'heureux dans notre malheur, ce fut la sanction immédiate, comme il arrive toujours pour les fautes politiques : elles se paient comptant*[18]. Pourtant il continue d'admirer Maurice Barrès et lit quotidiennement Charles Maurras et l'*Action Française*. Mais il lit aussi avec passion les opuscules de l'abbé Loisy. Il se révolte à la fois contre le conservatisme de l'Eglise et contre sa ville natale emmurée dans ses principes et ses hiérarchies : où *il faut, coûte que coûte, prendre son rang, sa place, accepter d'être une pierre grise du gris édifice, surtout ne pas se détacher de l'ensemble.*[19] Au fond il prend conscience de sa singularité. Avant de quitter Bordeaux, il quitte le collège Grand-Lebrun au début de l'été 1903, en même temps que les pères marianistes, chassés par les lois anticléricales, en raison de son échec au baccalauréat de philosophie. Il préfère aller au Lycée.

3. Entre plusieurs « Moi ».

François contracte peu après une pleurésie et fait une cure à Zermatt, en Suisse, avec sa mère. Il dira plus tard : *C'est très étrange, mais, pour moi, la course à le mort a commencé dès l'âge de 18 ans.*[20] Bachelier en juillet 1904, il découvre surtout Gide et Francis Jammes. Dans ses carnets il note le 15.12.1904 : *Je me sens de plus en plus impuissant à satisfaire les « moi » multiples qui me composent. Ce sont des frères siamois dont les uns veulent à droite et les autres à gauche.*[21] Il fait allusion à l'influence contradictoire qu'exercent alors sur lui ses frères Pierre et Jean : le 1er tout acquis à l'*Action Française*, le 2ième proche des idéaux du *Sillon*. F. Mauriac saura toujours gré à Marc Sangnier d'avoir donné à *l'enfant bourgeois* qu'il était une *mauvaise conscience : A cause de lui je suis devenu ce fils de roi qui ne croit plus au droit divin dont se réclamaient ses pères.* Mais cette rencontre fut cependant *un ratage, je fus essentiellement, au Sillon, ce qu'on appelait « le type qui ne pige pas ».*[22]

Moi, j'ai d'un côté la sensation des souffrances du peuple. J'ai d'autre part un égoïsme, un besoin de luxe, un penchant à la volupté, un orgueil de paraître, un éternel dilettantisme qui subsiste en moi.[23] Il vient d'avoir 20 ans et cherche surtout qui aimer. C'est à peine s'il laisse entrevoir ses « affections » de l'époque, celles qu'il a éprouvées pour son cousin Raymond Laurens, puis d'un jeune sillonniste bordelais, Philippe Borrell. *Ceux qui m'aiment se plaisent à mon esprit, à mon intelligence. Ceux que je rêve d'aimer, il faut qu'ils aient certains yeux et une grâce que je sais. Je leur veux une âme harmonieuse, mais dans un corps harmonieux. Ainsi ce sont 2 conceptions d'amour différentes, et voilà pourquoi je ne me rencontre jamais avec ceux qui m'aiment, ni avec ceux que je voudrais aimer.*[24]

Est-ce la conscience ou la hantise d'être avant tout un marginal, un irrégulier, qui incite F. Mauriac à se passionner, au printemps 1906, pour le sort d'une empoisonneuse présumée, Mme Canaby, dont le procès vient de s'ouvrir devant la cour d'assises de Gironde ? Au début de juillet 1906 il échoue de peu à son examen de licence de lettres, avec un 18/20 en dissertation sur la mort : il est collé à l'oral de grec et peine à être repêché en octobre.

Le 12.10.1906, jour de son 21ième anniversaire, qui marque pour lui *la fin officielle* de son adolescence, *morte en moi depuis longtemps déjà*, il dresse ce bilan personnel plus que désabusé : *Je suis citoyen français. Je suis homme. Mais je ne me rattache à rien : aucun parti ne discipline mes énergies, aucune philosophie ne rattache ma vie à un point fixe, aucune passion n'occupe mon cœur.* Détaché de sa foi, il pense que seule subsiste peut-être la possibilité de *transfigurer par l'art* ses doutes, ses tristesses, ses joies.[25] Mais en novembre, alors qu'il vient d'obtenir sa licence, il se déclare résolu à cesser de fréquenter la Faculté.

---

[16] *Carnets de jeunesse 1905-1911.*
[17] *Nouveaux mémoires intérieurs.*
[18] *Mémoires politiques*
[19] *Commencements d'une vie.*
[20] *Souvenirs retrouvés.*
[21] In Cahiers F. Mauriac n° 10 Grasset 1983.
[22] F. Mauriac. *Cinquantenaire du Sillon, la rencontre avec Marc Sangnier.* L'Aube 31.01.1945.
[23] *Carnets inédits.* Novembre 1905.
[24] *Commencements d'une vie.*
[25] *Carnets inédits.* Fin juillet 1906.

En septembre 1907 il monte à Paris, officiellement pour préparer l'Ecole des Chartes, mais en fait, est-ce par ambition littéraire, rébellion contre l'oppressant conformisme provincial, nécessité de préserver une vie amoureuse qui ne saurait longtemps passer inaperçue, ou rejet de l'esprit de famille ? C'est une vraie crise : *Mon estomac est aujourd'hui une poche de fiel. Mon estomac est la tanière du dégoût... Ah ! Loin de ces goujates gens, loin de la monumentale ineptie de tous ceux que je fréquente, m'en aller, m'en aller ! Tant de bêtise et tant d'obscénité m'écrasent.*[26]

4. La conquête de Paris.

Il s'installe dans le foyer pour étudiants catholiques que dirigent des frères maristes au 104 rue Vaugirard. A la tête de ce foyer le Père Plazenet n'était pas maurrassien, mais au contraire libéral, optant pour Montalembert. Les jeunes gens, généralement bien-pensants, qui y séjournent sont invités aux débats d'idées à travers des lectures et publications collectives, notamment la *Revue Montalembert*. F. Mauriac s'engage pour une conférence sur le roman de Hervé Bazin *Le blé qui lève*. Il prépare son examen d'entrée à l'Ecole des Chartes, mais est refusé à l'oral en octobre. Dès lors il flâne à Paris, et jusqu'au Moulin Rouge. Mais le 17.11.1907, 2 mois après son départ de Bordeaux, il écrit une lettre tout à fait désenchantée à sa mère, faisant l'éloge de l'esprit de famille et de l'enracinement provincial, démentant d'un coup l'ensemble de ses projets initiaux. De retour à Bordeaux, début décembre 1907, il se sent tout aussi décalé dans ses réunions avec ses compatriotes et dans les réunions de famille. Début janvier il regagne Paris avec une conscience encore plus aiguë de sa faiblesse et de sa médiocrité, *la seule fidélité de ma vie.*[27]

De plus il met de l'acharnement à se dénigrer et à se rendre odieux aux autres à force d'orgueil et de provocation : Ainsi de Jacques Rivière, son compatriote, déjà bien introduit dans les milieux littéraires et artistiques parisiens, familier de Claudel, connaisseur de Debussy et Cézanne, qu'il rencontre avec Lacaze. Se voulant désormais « immoraliste » dans les relations humaines, Mauriac se réjouit d'apparaître plus que jamais comme un réfractaire. En février, avec l'appui de Plazenet, il fait une conférence contre les thèses maurrassiennes, qui sera publiée dans la *Revue Montalembert* ; mais les étudiants maurrassiens du 104 feront une pression telle sur le P. Plazenet qu'il devra l'exclure en septembre 1908 du foyer.

F. Mauriac s'installe quelques mois à l'hôtel de l'Espérance, puis dans un 4 pièces au 45 rue Vaneau aménagé par les soins de sa mère. Il est reçu aux Chartes, plutôt résigné, lorsqu'il rencontre en janvier 1909 Francis Gaillard qui dirigeait *La Revue du Temps Présent*, qui veut devenir éditeur et qui propose de commencer par les poèmes de F. Mauriac. Le 17.06.1909, dans un bar des Champs Elysées Mauriac rédige sa démission de l'Ecole des Chartes pour *se lancer dans la littérature*, au moment même où à Bordeaux Raymond Laurens est entrain de mourir de phtisie. Il lui dédie son 1er ouvrage de poésie. Et il est chargé de la rubrique poésie dans *La Revue du Temps présent*, où il égratigne les auteurs mais se fait un ami de Robert Valléry-Radot.

L'un des rares poètes qu'il fréquente est son ancien camarade de la fac des lettres de Bordeaux, Jean de la Ville de Mirmont, venu à Paris préparer le concours d'entrée à la préfecture de la Seine. Celui-ci lui suggère quelques mois plus tard le titre de son 1er recueil, *Les Mains Jointes*. Ils déclament ensemble leurs poèmes et errent sans fin dans les quartiers de Paris. Un événement : en septembre 1909 F. Mauriac, qui continue à collaborer à la *Revue Montalembert*, est élu président de la Réunion des étudiants, suite à la guerre des sillonnistes et des maurrassiens au 104. Dès lors il devra organiser les prestigieuses conférences du 104 en recevant de grands invités *J'entrai dans la littérature, chérubin de sacristie, en jouant de mon petit orgue*, ironisera-t-il après coup au sujet des *Mains Jointes, fade cantique.*[28] On y trouve pourtant déjà la plupart des grands thèmes de Mauriac ; et il reçoit les félicitations et encouragements de Francis Jammes, de René Bazin... et surtout de Maurice Barrès qu'il continue à admirer passionnément. Le 21.03.1910 *L'écho de Paris* publie un superbe hommage de M. Barrès sur *Les Mains Jointes*, qui, d'un coup, va faire surgir de l'ombre un jeune provincial qui n'en espérait pas tant.

Au printemps 1910, F. Mauriac se rapproche d'un petit cercle de pensée qui milite pour le renouveau du catholicisme en littérature, sous l'impulsion de Robert Vallery-Radot, intellectuel au tempérament de prêcheur de croisade. Quoique proche lui-même des milieux maurrassiens, Vallery-Radot craint que le mouvement spiritualiste n'apparaisse trop inféodé à l'Action Française, soutenu par Paul Claudel et F. Jammes. Mais F. Mauriac, en s'affiliant au mouvement, n'entend rien abdiquer de ses convictions personnelles ; il tissera des liens d'amitié avec Vallery-Radot et son épouse Paule et un ami du couple, François Le Grix. A Vallery-Radot qui lui reproche de trop l'aimer *au lieu de chercher le bien de Dieu*, il confie sans détour qu'il y a chez lui *un double, un second François, sensuel et violent, qui tend les mains vers une vie encore ignorée et que toutes les voluptés attirent.*[29]

---

[26] Ibid. fin avril, début mai 1907.
[27] Ibid. 30.12.1907.
[28] *Dieu et Mammon.*
[29] Lettre de F. Mauriac à Vallery-Radot. 12.05.1910. In *Lettres d'une vie.*

A la même époque F. Mauriac se prend d'affection, simultanément, pour son compatriote bordelais André Lafon et pour Jean Cocteau ! D'André il dira *le seul être qu'il aimât au sens absolu du mot depuis la mort de Raymond.*[30] Cocteau invite F. Mauriac suite à la lecture des *Mains Jointes.* Le jeune bordelais multiplie ensuite les apparitions en compagnie de Cocteau, tout en se défendant farouchement, en juin 1910, des mœurs dont on commence à le suspecter.

A l'instigation de Vallery-Radot, F. Mauriac accorde un peu plus d'attention à l'ami des Vallery-Radot, François Le Grix et entreprend avec lui un voyage en Italie, rendant visite au passage à Anna de Noailles à Amphion sur le lac Léman. Il lit à Le Grix des pages de *Jean-Paul* ; il visite, s'enflamme et se désespère de sa *foi si vacillante* qu'il ravive à Assise avant de se replonger dans les mondanités. Pour le jeune écrivain qui rentre d'Italie en novembre 1910, l'équivoque n'est pas loin d'être devenue, dans tous les domaines, une règle de vie. Et le meilleur garant de sa liberté d'être.

Début 1911, à Vallery-Radot qui l'admoneste de *s'étourdir avec des néants*[31] F. Mauriac s'abandonne à cet aveu pour le moins inattendu : *Une femme, des enfants, au fond je ne désire que cela, et mon « narcissisme » n'y résisterait pas.*[32] Ses préférences amoureuses ne faisant pas de doute, la femme, ou plutôt l'épouse ne signifierait-elle, à ses yeux, que renoncement à soi, - chasteté – et soumission à l'ordre des choses ? Il s'en remet à Vallery-Radot qui organise une rencontre avec une de ses jeunes parentes, Marianne Chausson, personnalité déjà affirmée, secrète et singulière, d'une étrangeté propre à intriguer, sinon séduire le jeune amateur d'âmes. Elle est assez pieuse et souhaite un mari *aussi religieux que Robert [Vallery-Radot].* Bientôt l'idylle paraît si bien engagée que F. Mauriac envisage les fiançailles, malgré les prudences de sa mère. Mais en même temps, Il continue d'entretenir ouvertement avec François Le Grix, Lucien Daudet, André Lafon et surtout Jean Cocteau, ce *Satan adolescent,* cette *inquiétante idole,* des relations dont il reconnaît dans son journal la nature *extrêmement compromettante.*[33] En mai 1911, il effectue un séjour à Versailles pour se rapprocher de Marianne : *Nous avons filé ce qu'il est convenu d'appeler « le parfait amour »,* confie-t-il à sa mère, *mais à condition de ne pas trop parler mariage.*[34] Marianne est impatiente de collaborer au lancement de la revue que F. Mauriac et Vallery-Radot s'efforcent de mettre sur pied. Les fiançailles officielles sont imminentes. A la mi-juin 1911, François informe sa mère que Marianne lui a enfin dit *ce oui que nous attendions.* Avant de lui apprendre quelques jours plus tard que la jeune fille vient, sans explications, de rompre brutalement leurs fiançailles : *Le doute d'elle-même a été plus fort que tout. C'est fini. Je n'étais pas digne de son bonheur. Mais Dieu a ses desseins.*[35]

Meurtri d'avoir été ainsi *jeté par dessus bord,* Mauriac se gardera toujours de chercher à trop élucider les motifs d'une éviction aussi humiliante – et notamment le rapport à ses affinités notoires. La blessure est d'autant plus vive qu'elle résulte de tout ce qu'il porte en lui de trouble et d'irrésolu.

5. Une jeunesse littéraire.

Sa seule voie de salut réside dans un engagement littéraire plus exigeant, une sorte de sacerdoce voué à la défense et l'illustration des valeurs chrétiennes. Révision essentielle qui va faire en quelques mois du jeune poète mondain un des hérauts du catholicisme intégral, et de l'ami de Jean Cocteau un contempteur de la modernité, aussi préoccupé d'ordre et de discipline qu'il paraissait résolu jusqu'alors à s'affranchir de toute contrainte. Dès lors F. Mauriac prend une part d'autant plus active à la « croisade » spiritualiste, que cette dernière recouvre pour lui un enjeu très personnel, devient l'instrument d'une conversion qui l'engage tout entier, notamment à travers la grande revue littéraire *Les Cahiers de l'Amitié de France.- Je ne crois plus au bonheur humain. Et il ne nous reste rien, si nous ne comblons pas d'éternité nos vies éphémères.*[36]

Il essaye de recruter Claudel qui publie à la NRF, sans succès ; il a plus de chance chez Francis Jammes. Dans un article de la *Revue Hebdomadaire* F. Mauriac relève une caractéristique des écrivains de sa génération : *Jamais on ne vit une jeunesse si pleine d'ordre et de discipline, si habile à censurer et à légiférer.* Tendance qu'il tient à distinguer de celle de Maurras et des *positivistes de l'Action Française.* Pour lui, la grande œuvre de demain ne pourra venir que *d'une âme passionnément religieuse,* d'un créateur habité par *une croyance* et plein du *sentiment de sa responsabilité.*

Sur cette lancée, F. Mauriac, tout en ne cachant pas la séduction que Gide exerce aussi sur lui, met en garde les admirateurs, comme lui-même, contre l'emprise *d'une âme singulièrement apte à ne pas choisir : André Gide, parce qu'il est un homme qui ne prend pas parti, s'éloigne de nous... Ce magnifique artiste ne s'est refusé à*

---

[30] *Journal inédit 1909-10.*
[31] Lettre de Vallery-Radot à F. Mauriac du 29.10.1910.
[32] Lettre de F. Mauriac à Vallery-Radot du 3.01.1911.
[33] *Journal interrompu 1911.*
[34] Lettre de F. Mauriac à Claire Mauriac 1.06.1911.
[35] Lettre de F. Mauriac à Claire Mauriac. Juin 1911.
[36] Lettre de F. Mauriac à Raymond Mauriac, son frère. 1911.

nous décrire aucune source de joie.[37] Mais Mauriac continue de se confondre avec une catégorie particulièrement suspecte : celle des barrésiens pure souche. Il aggrave d'ailleurs son cas en rendant un hommage remarqué à l'auteur de *L'ennemi des lois*, premier des *aînés auxquels nous devons d'avoir retrouvé cet âpre instinct du salut qui nous possède.*

La volonté de se marier et de fonder une famille participe de la remise en ordre personnelle décidée durant l'été 1911. Il s'en fait plus que jamais un devoir à l'heure où il vient de recentrer sa vie sur la foi et l'écriture. Jeanne Alleman, poétesse et romancière bordelaise prend l'initiative en juin 1912, lors d'une *très longue conversation* en parlant à F. Mauriac d'une de ses élèves de 17 ans, *petite fille très simple et très douce* du nom de Jeanne Lafon, dont le père est TPG de Gironde ; et elle organise la rencontre le 6.07.1912 à la chartreuse du Cusin près de Bordeaux. Quinze jours après, Mauriac sollicite déjà, selon l'usage, une entrevue avec le père de la jeune fille, se sachant déjà assuré de l'intérêt de Jeanne et du soutien de sa mère. Après l'avoir fait languir, le père convoque F. Mauriac le 5.08.1912 à la Trésorerie pour lui signifier d'emblée son refus en invoquant sa trop maigre situation professionnelle. François en sort abasourdi mais déterminé, et la jeune fille entre à son tour en résistance. Et c'est le début d'une correspondance amoureuse passionnée. Et François d'expliquer à Jeanne le 30.08.1912 qu'il *entre en fiançailles comme on entre en religion avec une passionnante ferveur.*[38]

On ignore jusqu'à quel point François s'est ouvert à Jeanne des aspects les moins avouables de son ancienne vie sentimentale. Il lui en parle à demi-mot dans leur courrier. Comme pour mieux prouver qu'il n'est déjà plus le même homme, F. Mauriac prend publiquement ses distances avec J. Cocteau et aussi de ses anciens compagnons, sauf d'André Lafon, alors engagé dans une relation amoureuse avec Jeanne Alleman. Soumis à l'incessante pression de son entourage, M. Lafon finit par accorder à ce soupirant, qu'il ne portera jamais dans son cœur, l'autorisation de fréquenter sa fille et d'officialiser les fiançailles au printemps 1913 ; le mariage est célébré à Talence le 3.06.1913. Auparavant F. Mauriac a trouvé un logement rue de la Pompe à Passy, avec le confort nécessaire à un jeune ménage soucieux de tenir son rang dans le milieu des lettres. Après un voyage de noces en Italie et un séjour à Saint Moritz, F. Mauriac exprime son bonheur et la complicité intellectuelle avec Jeanne.

La situation littéraire de F. Mauriac au cours de l'année 1913 s'établit dans une succession d'ébauches peuplées de personnages aisément identifiables, comme Cocteau, essayant de concilier son engagement catho avec l'instinct de franc-tireur qu'il n'a jamais cessé de cultiver : Il exalte *La colline inspirée* de ce Barrès qui *a méprisé la discipline de l'Eglise.*[39] Il veut publier son 1er roman *L'enfant chargé de chaînes.* Francis Jammes, Vallery-Radot essayent de l'en dissuader. Ce roman retrace - sous forme d'autoportrait transparent – la quête sentimentale, trouble et indécise de son auteur, ses velléités d'engagement, ses pérégrinations mondaines et littéraires, comme les liens indéfectibles qui l'unissent à son univers originel. Le roman se signale par la vigueur et la férocité de certains portraits. Edité par Grasset, rejeté par la majorité des critiques, le livre subit un échec commercial cuisant.

L'auteur se met au travail pour la rédaction de *La Robe prétexte.* En même temps il se lance dans son 1er combat politique auprès de l'abbé Daniel Fontaine, curé des déshérités de Clichy, qui lui fait découvrir les réalités sociales d'un quartier de banlieue, où l'Eglise apparaît seule *à panser les plaies de l'humanité souffrante.*

Le 24.04.1914, naît Claude, son 1er enfant ; événement qu'il vit avec *une émotion extrême.* Et *La robe prétexte* vient de paraître chez Grasset, nouveau roman autobiographique, restituant l'atmosphère des lieux de son adolescence. Il se heurte à un mur d'indifférence, et Mauriac n'est pas le dernier à douter de son avenir littéraire. Pourtant il entreprend déjà un nouveau roman *Les Beaux Esprits de ce temps,* sorte de dialogue philosophique entre 2 personnages, destiné à faire le point sur sa situation d'écrivain, et de régler ses comptes avec cette *génération de critiques.* Ce petit livre hâtif et composite de 1914 ne paraîtra, sous forme d'extraits, qu'en 1926 !

6. <u>La douleur des hommes.</u>

Ni la lecture quotidienne de l'*Action Française,* ni même ses liens personnels avec Maurice Barrès, n'ont réussi à faire de F. Mauriac un adepte du nationalisme intégral. L'annonce de la mobilisation générale le 2.08.1914 lui inspire une terrible appréhension. Bien qu'il ait été exempté de service militaire 10 ans auparavant, il est déterminé à tout faire pour s'engager. Il s'apprête à prendre la direction de *tous les brancardiers du grand séminaire*[40], affectés à l'hôpital de la Croix Rouge. Mais la création de cette unité est différée. D'abord réconforté par le climat d'*Union sacrée,* il s'alarme des nouvelles du front, et en septembre, avec le repli des ministères à Bordeaux, il se scandalise de ce Bordeaux devenu *gai, bruyant, plein d'affreux ministres fatigués de trop de nourriture.*[41] Fin octobre il prend du service dans un nouvel hôpital de la ville où les blessés affluent maintenant en

---

[37] Cité par Jean Lacouture : *François Mauriac.*
[38] Lettre de F. Mauriac à Jeanne Lafon. 30.08.1912.
[39] F. Mauriac. *Les Nuits de Paris.* In *Mauriac avant Mauriac.* Flammarion, 1977.
[40] Lettre de F. Mauriac à Jeanne Mauriac 29.08.1914.
[41] Lettre à Vallery-Radot 3.10.1914 in *Lettres d'une vie.*

grand nombre, tandis que les tués se comptent par milliers, dont presque tous se camarades de collège. Il attend fébrilement la tenue du conseil de révision, humilié d'être celui *dont on se demande dans la rue pourquoi il ne se bat pas*[42], pour apprendre le 7.12. qu'il est définitivement réformé. Il continue donc de porter assistance aux blessés à Bordeaux et se réfugie dans l'écriture et *d'immenses lectures. Si je survis, je ne veux plus rien savoir que mon travail et mes souvenirs. Ce sera ma façon de servir la France. Que serait-elle sans Jean Racine ? Et Pascal est plus fort pour mon âme que Napoléon*[43], écrit-il le 2.02.1915 à Vallery-Radot qui vient enfin d'être mobilisé.

André Lafon est emporté par la scarlatine le 5.05.1915 dans un hôpital militaire de Bordeaux. N'y tenant plus, F. Mauriac multiplie les démarches pour être intégré aux équipes sanitaires de la Croix Rouge et finit par avoir gain de cause. De Châlons sur Marne, dans les jours qui suivent, ses lettres n'expriment déjà plus que l'incompréhension et le désarroi lancinant d'un homme devenu le témoin impuissant d'une guerre absurde, meurtrière et insaisissable. Dans son journal cette aspiration au repli sur soi : *A l'abri des hommes, l'unique espoir, c'est qu'à la surface du songe éternel de ta vie quelques bulles crèvent, quelques fleurs s'épanouissent : une œuvre... car, pour cela, et quoique tu n'aies rien fait encore, l'espoir demeure permis.*[44]

Au début de l'hiver 1915, il ne cherche pas à masquer le sentiment de révolte grandissant que lui inspirent les dirigeants politiques des nations en guerre : *Ce sont les gouvernements qui sont de mauvaise volonté, et c'est pourquoi le massacre continue...Seule consolation de mourir : savoir enfin, savoir pourquoi la guerre, pourquoi les enfants mort-nés, pourquoi tel de nos amis n'aime pas les femmes...*[45] A partir de là F. Mauriac tend à basculer de plus en plus ouvertement du côté des pacifistes : *Ainsi, je suis pour la paix. Rien, pas même l'Alsace, ne ressuscitera ce pays si nous attendons qu'il soit exsangue.*[46]

Affecté comme aide-soignant à l'hôpital de Toul, *les pauvres corps déchirés* qu'il voit arriver chaque jour dans son service lui évoquent autant d'images du Christ livré à ses bourreaux. Chaque survivant sera héritier de tel mort dont il était l'ami. Et il se fait une nouvelle idée de la responsabilité de l'homme de lettres : *Naguère il leur suffisait de ne pas corrompre. Ils acceptaient de divertir et de se divertir avec des imaginations agréables ou par une observation exacte des mœurs, ou dans le jeu des idées. Mais ils sont nés une seconde fois. Leurs frères immolés en mourant les enfantent à une vie nouvelle. Leur moindre action doit procéder de cette vie, et quel acte qu'un livre, qu'un simple article !*[47]

Il est chaque jour plus indigné par les souffrances qu'on inflige aux soldats, Il dénonce dans son journal ce que la censure s'efforce de dissimuler à l'opinion : les soldats fusillés pour être restés cachés pendant une attaque . Le journaliste politique a bien été *enfanté* par la Grande Guerre. Après une année au front, sa mère lui conseille de démissionner de la Croix Rouge. Lui, au contraire, se porte volontaire pour Salonique, contre l'avis des médecins. Il y débarque le 6.12.1916 et est affecté à l'hôpital de la Croix Rouge, villa Saletini, dominant la rade de Salonique. Jeanne lui annonce l'attente d'un 2ième enfant. F. Mauriac est atteint de paludisme, qu'il cache à sa famille, mais qui l'oblige à être rapatrié dans des conditions difficiles en mars 1917, dans un grand état de lassitude et de détresse. Il commence à reprendre vie à Malagar, avant de regagner Paris en juin 1917 et y retrouver goût à la vie et à la littérature. Il se fait à lui-même ce rappel à l'ordre : *Il faut délivrer du désir notre corps, il faut délivrer du rêve notre esprit et se réfugier dans un seul amour abrité du désir et du rêve.*[48] Il rencontre le peintre Jacques-Emile Blanche qui l'initie à l'univers de la peinture et fait son portrait.

En s'éloignant de Barrès au moment où il savoure *l'heureuse fortune* d'avoir enfin rencontré Gide et où il vient de renouer, dans le sillage de Jacques-Emile Blanche, avec les vestiges de la vie parisienne, c'est le cauchemar de la guerre que Mauriac semble vouloir exorciser ou du moins tenter d'oublier. D'ailleurs dans son journal il ne commente plus les événements de la suite de la guerre. Début août c'est la naissance, difficile, de sa fille Claire. De sa vie de famille il est rarement question dans sa correspondance de l'époque. Rien n'indique la moindre fêlure dans sa relation avec Jeanne, mais tout laisse déjà présager que François ne sera jamais un mari comme les autres. Il est à Dinard, puis à Offranville où il s'amuse beaucoup à *écrire du théâtre* avec Jacques-Emile Blanche, et cet exercice comble son *appétit de rire.*[49]

Rendu à sa liberté d'écrivain, Mauriac mène de front plusieurs projets romanesques : *La Chair et le sang, Le Retour en Gascogne ;* mais c'est dans *le Journal d'un homme de 30 ans* qu'il relate sans artifice littéraire les 1ères attaques des bombardements allemands sur Paris la nuit du 31.08.1918. Il rencontre Paul Valery : cette *logique inflexible* qui *ne converse qu'avec lui-même* ; et M. Proust, ce rival : *Je ne pardonnerai jamais à ce M.*

---

[42] Lettre à Vallery-Radot 3.11.1914 in *Lettres d'une vie.*
[43] Cahier F. Mauriac n° 12.
[44] F. Mauriac *Journal d'un homme de 30 ans.*
[45] Lettre de F. Mauriac à Vallery-Radot 21.12.1915 in Cahiers F. Mauriac n° 12.
[46] Cité par Paul Mauriac *François, mon frère.*
[47] F. Mauriac *La vocation des survivants.* Revue des Jeunes 25.10.1916.
[48] *Journal d'un homme de 30 ans.*
[49] Lettre à J.-E. Blanche 1.10.1917. *Correspondance 1916-1942.*

Proust d'avoir traité un sujet qui est de mon ressort – ni surtout de l'avoir traité avec assez de talent.[50] Le 31.03. 1918, c'est un homme seul qui se promène, le jour de Pâques, sur les quais déserts de la Garonne, *dans un état d'âme de réfugié, coupé de tout,* mais non de ces *tombeaux du passé* qu'il voit partout resurgir, à peine revenu dans sa ville natale, *accrochés partout autour de lui, comme des pontons pourris, des barques naufragées dans la vase du fleuve.*[51]

C'est un survivant d'une lucidité désespérée, dégoûté de soi, obsédé de la faute, qui en juin 1918 dresse le bilan de sa déchéance. Le 11 novembre 1918 il n'a pas le cœur à s'associer à l'euphorie collective et regagne Paris plus tourmenté et angoissé que 4 ans auparavant.

7. Du côté des impurs.

La paix retrouvée, F. Mauriac, douloureusement convaincu de n'avoir encore *rien fait qui vaille,* n'a qu'une hâte : se remettre enfin à écrire. Mais cet écrivain, ce chrétien, ce chef de famille si désireux de se *pacifier*, n'est plus homme à se leurrer lui-même après l'épreuve de la vérité qu'il vient de traverser. Il sait à quelle *fatigue,* à quels tourments, à quels vertiges, le condamne son *insatiable cœur dans une vie pourtant ouatée de tendresse*[52] et combien il lui sera difficile de parvenir à cette harmonie qu'il recherche.

Critiquant tour à tour en 1918 et 1919 Guillaume Apollinaire et Edmond Rostant, Mauriac se montre avide d'exister, à contre-courant de l'académisme comme de l'avant-garde. Un Mauriac offensif, iconoclaste et provocateur, dont les interventions les plus remarquées sont d'abord celles qu'il consacre à l'actualité politique. Il voit dans le journalisme le moyen de rompre son isolement, d'être présent au monde, d'accomplir sa *vocation de survivant* ; il y trouve une discipline salutaire qui lui permet de s'exercer *à la concision, à l'exactitude, au sens du détail significatif, à l'intelligence du public.*[53] Si sa sympathie est acquise au nationalisme *bleu horizon,* il n'abdique pas sa liberté de jugement et ne se rallie pas au *Parti de l'intelligence* de Maurras. Il dénie au président Wilson le *magistère spirituel* qu'il revendique et à *la nouvelle alliance de la religion réformée et de la maçonnerie universelle* l'autorité morale dont elle entend se prévaloir. Seuls, à ses yeux, l'Eglise et le successeur de Pierre ont *l'expérience* et la légitimité nécessaires pour en assumer la charge.

Ainsi se précisent les données essentielles de la sensibilité politique mauriacienne : une mythologie de l'homme providentiel (référence à Talleyrand), attachement à la mission temporelle et à la vocation universaliste de l'Eglise considérée comme la mieux qualifiée pour répondre aux aspirations des peuples, méfiance à l'égard des systèmes démocratiques jugés trop inféodés aux puissances matérielles, et méfiance des masses populaires, tout en concédant qu'il *n'y eut jamais autant qu'aujourd'hui des grèves justes.* (1919) Dès lors l'autobiographie est près de céder le pas dans l'œuvre du romancier à l'évocation d'une nouvelle comédie humaine. Mais, *sous mes airs libertins, quel petit catholique scrupuleux j'étais ! Quel souci j'avais de servir !* reconnaîtra-t-il dans la présentation de ses œuvres complètes, en déplorant le côté trop *fabriqué* de ses 1ers romans d'après guerre.[54]

Pourtant, au printemps 1920, il résume son dilemme de chrétien toujours confronté à la difficulté d'accorder avec lui-même sa foi dans l'expression : *concilier l'inconciliable.* En confiant à Vallery-Radot qu'il n'a renoncé *à rien* dans sa vie amoureuse, faute d'une *croyance* plus assurée, F. Mauriac n'a pas besoin d'en dire davantage pour qu'on comprenne à quel *vertige* il fait allusion. Tout l'entraîne alors si ostensiblement *du côté des impurs,*[55] du côté de Proust et plus encore de Gide, que le choix de telles amitiés littéraires est déjà révélateur de l'emprise croissante qu'exerce sur lui sa sensibilité secrète. En manifestant publiquement son soutien aux 2 grands écrivains homosexuels de ce temps, Mauriac ne peut éviter de trahir qu'il partage certaines de leurs affinités.

En dépit de ses invraisemblances et d'un style encore trop apprêté, d'une charge satirique parfois outrancière, *Préséances* (1921) est une œuvre déjà représentative de la nouvelle *planète* mauriacienne, peuplée de marginaux, de mal aimés, d'héritiers captifs de leur *race* et étouffant sous le poids des contraintes. En décembre 1921, contre ce qui est censé être son camp, F. Mauriac prend une position courageuse en faveur d'André Gide, quitte à altérer davantage sa réputation dans les milieux catholiques. Renouant avec les habitudes de sa jeunesse, F. Mauriac est redevenu un adepte assidu de la vie parisienne, familier des derniers grands salons littéraires... et de l'ambiance survoltée du *Bœuf sur le toit* dès janvier 1922. En février 1922 *Le Baiser aux lépreux* est enfin un succès. Ce qui fait la réussite du nouveau livre est lié pour beaucoup à l'effort de concision, de dépouillement qui a présidé à sa conception. – Notons au passage que pendant un demi-siècle une jeune fille alsacienne, Catherine Baechler, est au service des Mauriac.-- Malgré l'exclusivité donnée à Grasset, F. Mauriac sollicite Jacques Rivière

---

[50] Lettre à Madeleine Le Chevrel 7.05.1912 *Nouvelles lettres d'une vie.*
[51] *Journal d'un homme de 30 ans.*
[52] Ibid.
[53] *De notre temps* in *Le Gaulois* 14.05.1921.
[54] Préface au tome X de ses œuvres complètes.
[55] *Souvenirs retrouvés.*

et la NRF en octobre 1922 pour la prépublication de son nouveau roman *Fleuve de feu.* En effet, la NRF fait meilleur accueil aux dernières œuvres de Mauriac, consécration que ce dernier attendait depuis 12 ans. *Mort de Marcel Proust et naissance de F. Mauriac,* écrira Jacques Bersani. Et le lien s'établit et se renforce entre F. Mauriac et Jacques Rivière. Et F. Mauriac de décrire encore une fois son dilemme indépassable : *La chair nous permet une descente infinie, comme la grâce nous permettait une montée infinie... Ici s'affirme la royauté de l'homme, sa toute-puissance à s'avilir ; « Jusqu'où ne descendrai-je pas » ?*[56] 1923 est marqué par la disparition de Raymond Radiguet, auteur du *Diable au corps* et de Maurice Barrès

8. Cette fièvre là.

Ce n'est qu'avec son roman *Génitrix* (1924), que Mauriac ose aborder avec férocité cette double caricature d'une mère abusive, castratrice et d'un fils dominé, envoûté, jusqu'à la complicité criminelle. Presque tous les héros de ses romans antérieurs sont orphelins de mère ! Or pour peindre la noirceur des âmes, il choisit toujours son milieu d'origine, sachant qu'il a choisi désormais de montrer l'homme dans ce qu'il a de pire dès lors qu'il s'éloigne de Dieu. Le livre irrite la presse catholique, de plus en plus cabrée contre Mauriac, mais le reste de la critique est très élogieuse, à commencer par J. Rivière, directeur de la NRF. Mauriac se désole pourtant de n'avoir reçu encore aucun prix littéraire. – Le 15.08.1924, il accueille avec une joie extrême la naissance de son 2ième fils, Jean.

Avec *Le désert de l'amour*, il entre dans une autre séquence du roman familial : la relation entre un père et son fils ; un type de confrontation qu'il n'a pas pu vivre pendant sa jeunesse, mais qui le concerne désormais comme chef de famille. L'héroïne du *Désert de l'amour,* Maria Cross, tire la conclusion de ce roman : *Je comprends ce que je ne comprenais pas ; ces êtres que nous croyons aimer... ces amours misérablement finies...je connais la vérité maintenant...Non pas des amours, mais un seul amour en nous – et nous ramassons au hasard des rencontres, au hasard des yeux et des bouches, ce qui pourrait y correspondre peut-être... Oui, comprenez-vous, nous empruntons la seule route possible, mais qui n'a pas été frayée pour ce que nous cherchons.*[57]

C'est que l'époque où F. Mauriac a conçu son roman est bien celle où les préoccupations sexuelles qui l'ont toujours harcelé resurgissent dans sa vie avec une violence dévastatrice. Il obtient le grand prix du roman de l'Académie Française pour ce livre, qui fait l'admiration des uns : Charles Du Bos dans la NRF et J. Rivière en fin de vie, et qui mobilise toute l'Eglise contre cet enfant terrible. Mais l'épreuve, qui rendit F. Mauriac *comme fou pendant 2 ou 3 ans*[58], a eu comme déclencheur un jeune attaché culturel suisse, d'une grande beauté, dont Mauriac a été *fou amoureux, comme sa femme d'ailleurs*[59].

C'est de ce moment que datent les relations épistolaires les plus intimes avec un jeune écrivain homosexuel, encore inconnu, du nom de Daniel Guerin – révélées par Caroline Mauriac dans le 1er volume des *Lettres d'une vie.* En 1985, dans un entretien, Daniel Guerin dira : *F. Mauriac... je l'ai connu en 1923 alors qu'il était dans le jardin du peintre Jacques Emile Blanche... Avec Mauriac nous avons eu une amitié qui a toujours été purement platonique, mais dans laquelle nous échangions nos souffrances homosexuelles.*[60]

Dans un 1er temps, Mauriac prend au sérieux son rôle de protecteur, mais cette relation va s'inverser et l'aîné, censé guider et épauler son cadet, fait de lui le confident et le témoin de sa propre déroute. Il est aussi question entre eux, dès ce moment-là, d'une affaire politique qui les conduira, 30 ans plus tard à faire cause commune en faveur de l'indépendance marocaine. Mais dans ce 1er temps, F. Mauriac, qui se reconnaît plus favorable à l'Action Française depuis la victoire du Cartel des Gauches, et toujours *profondément antiparlementaire,* signe dans le *Figaro* du 7.07.1925, la pétition de soutien des intellectuels aux troupes françaises qui *combattent au Maroc pour le Droit, la civilisation et la paix.* En même temps, le 22.07.1925, il écrit à D. Guerin : *Ce qui me stupéfie, c'est que la société moderne exige de l'homme, après lui avoir enlevé un à un tous les motifs de résignation, toutes les raisons de se sacrifier. Là est le tragique de cette guerre et la part de vérité que contiennent les protestations communistes.*[61]

Fin 1925, Mauriac publie *Orages,* recueil de 28 poèmes écrits dans le plus grand secret, textes brûlants de passion, qui exaltent jusqu'au vertige les voluptés défendues, hymne douloureux et résigné aux élans réprimés. Telle est bien pour Mauriac *la seule question,* qui *renferme toutes les autres* : que faire *au milieu de la vie* (il a 40 ans), de ce *jeune homme que nous fûmes* et d'un cœur *qui ne vieillit pas ?* Et il s'insurge contre *la savante hypocrisie* de la maturité. *Mais il est là tout de même, ce jeune cœur, tapi dans l'homme de 50 ans... C'est l'homme mûr, l'homme déclinant, le vieillard, qui dissimulent dans leur chair une jeune bête insatiable.*

---

[56] Frédéric Lefèvre *Une heure avec...* Gallimard 1924.
[57] Œuvres romanesques et théâtrales complètes I.
[58] F. Mauriac *Ce que je crois.*
[59] Paul Morand *Journal inutile.*
[60] Entretien reproduit dans la revue *Masques.*
[61] Lettre du 22.007.1925 in *Nouvelles lettres d'une vie.*

Toujours en 1926, il écrit à D. Guerin : *Moi non plus je ne prie plus, mon mysticisme m'apparaît comme une forme de ma misère. J'ai honte de prier comme de crier. J'englobe tout cela dans le dégoût sans nom que j'ai de moi-même. Je continue de vivre à contre-courant (chaque geste étant un effort) – et je me repose, je fais la planche, une heure tous les 2 jours, en sa présence.*[62]

Le récit que fait F. Mauriac d'un face à face conjugal implacable dans *Coups de couteau* en octobre 1926 se réfère en grande partie à la situation à laquelle le couple se trouve lui-même confronté depuis plusieurs mois ? C'est alors, le 1.01.1927,que F. Mauriac voit se réaliser un de ses vœux les plus chers : il devient propriétaire de Malagar. Et pourtant il n'est plus de lieu ni de refuge, même celui-là, qui puisse lui apporter le moindre répit dans cette *course de bête errante*[63] où l'entraîne une passion amoureuse chaque jour plus dévorante. Et dès lors c'est le rejet violent, irrépressible, du système religieux qui lui a été imposé dès sa naissance. Il en sort cette œuvre majeure, en février 1927, *Thérèse Desqueyroux : un monstre de lucidité,* comme il qualifiera lui-même cette créature qui n'a cessé de lui échapper, de s'inventer envers et contre lui, fugitive, incontrôlable, vouée à une errance dont l'auteur ne connaît que trop l'origine pour ne pas devenir en cours de route son complice, son double consentant. Jamais F. Mauriac ne s'est autant assimilé à un de ses personnages. Et jamais non plus il n'a osé à ce point faire de l'un d'eux son porte-parole, le messager de tout ce qui le hante et le torture. Son fils Claude dira : *J'ignore tout encore de ce pourquoi il souffrait alors tellement, au point de vouloir mourir. L'amour le brûla jusqu'à l'épuisement.*[64] Tout converge vers Bernard Barbey, écrivain et diplomate suisse de 24 ans, qui, avec son épouse Andrée, fréquente assidûment le ménage Mauriac.

Ce que Mauriac se refuse encore à avouer – par peur sans doute d'être incompris ou mal jugé, ou faute d'avoir trouvé l'intercesseur le plus approprié – c'est dans ses livres qu'il va l'exprimer tout au long de l'année 1928 : *Destins et vie de Jean Racine.* Qu'il s'agit là d'un autoportrait, d'un *Racine plein de Mauriac,*[65] l'écrivain en fait l'aveu lui-même. L'un et l'autre ont donné vie à une race d'héroïnes : celles qui, de Phèdre à Thérèse Desqueyroux savent *ne pouvoir rien attendre ni espérer, exilées de tout amour, sur une terre déserte, sous un ciel d'airain.*

Dans ce même temps, F. Mauriac est au centre d'une nouvelle controverse qui l'oppose cette fois à J. Maritain. Le couple Maritain s'est assigné, au lendemain de la Grande Guerre, une mission d'aide et d'écoute spirituelle auprès d'un monde largement délaissé par l'Eglise, bien qu'en proie, depuis le début des années 1920, au plus grand désarroi moral et spirituel : le monde des artistes et des écrivains. Mauriac écrira à ce sujet : *Les blessés et les morts, on en voyait tomber beaucoup d'entre eux, et ils [les Maritain] les ramassaient, et ils en ont guéri beaucoup et ressuscité quelques uns.*[66] Mauriac est aussi *du petit nombre* de ceux qui saluent *la divine imprudence* du philosophe qui a pris le risque d'un échange public avec Jean Cocteau à propos de Dieu et la poésie : *Je ne suis qu'un romancier, mais un roman n'existe que s'il est poésie : voilà pourquoi c'est un peu pour moi aussi que, sans le savoir, vous avez écrit cette admirable lettre*[67], écrit de suite Mauriac à Maritain.

Mais en mai 1928, dans un bref essai intitulé *Le roman,* F. Mauriac prend le contre-pied d'une réflexion de Maritain fustigeant *tout romancier* qui *lit sans vergogne* dans les yeux de ses personnages et *mène son lecteur au spectacle.*[68] Mauriac dira : *Nous osons lire dans les pauvres yeux parce que rien ne nous indigne, rien ne nous dégoûte de ce qui est humain.* Et Maritain répond : *Je crains qu'il n'y ait chez Mauriac une espèce de manichéisme, cause 1ère de ses tourments. Il est tout près d'imaginer, comme Gide, que le diable collabore à toute œuvre d'art, et que de soi le roman est en complicité avec le mal.*[69]

Dès lors, J. Maritain qui, d'André Gide à Jean Cocteau, Maurice Sachs et Julien Green, s'est fait malgré lui une spécialité des cas des écrivains homosexuels, ne cessera plus de s'intéresser à ce qu'un ami commun, Charles du Bos, appelle, en octobre 1928, « la question Mauriac ». Dans *Souffrance du chrétien* en octobre 1928, Mauriac se livre à une confession quasi brutale : *Impossible de me dépêtrer de Dieu. Impossible de me dépêtrer de l'être que j'aime... Le Dieu des chrétiens ne veut pas être aimé, il veut être seul aimé. Il ne souffre pas que nous détournions de lui un seul soupir, tout autre amour étant une idolâtrie.* C'est auprès d'un homme encore dans le feu de sa propre conversion, Charles du Bos, que F. Mauriac va trouver l'intercesseur qu'il n'a cessé d'espérer. Du Bos l'orientera lui-même vers l'abbé Altermann, un praticien de choc rompu au traitement des âmes en perdition.

---

[62] Archives Caroline Mauriac.
[63] F. Mauriac *Ce que je crois.*
[64] Cité par José Cabanis : *Mauriac, le roman et Dieu.*
[65] Dédicace du livre à Jean Eeckhout.
[66] F. Mauriac 14.11.1963. *Bloc Notes III.*
[67] Lettre de F. Mauriac à J. Maritain 14.05.1926 in *Nouvelles lettres d'une vie.*
[68] J. Maritain *Trois Réformateurs.*
[69] Cité par André Séailles *J. Maritain et F. Mauriac, ou les aventures de la Grâce* in *J. Maritain et ses contemporains.* DDB 1991.

9. L'âge de la réussite.

Le 13.11.1928, F. Mauriac s'entretient avec le P. Altermann en présence de Charles du Bos. A peine 2 semaines plus tard, le 27, il annonce à Henri Guillemin : *C'est bien simple, je suis converti...N'en parlez pas. J'ai été miraculé, à la lettre, sans rien faire que de ne pas dire non.*[70] Le lendemain J. Maritain qui, discrètement, suit les opérations, glisse au bas d'un message à l'abbé Journet : *Confidentiel : bonnes nouvelles de Mauriac.*[71] Disciple de J. Maritain, le P. Altermann est lui-même un converti. Issu d'une famille de musiciens russes exilés, d'origine juive, mais non pratiquante, il s'est d'abord essayé à la peinture et à la poésie. Selon Mauriac, c'est à cette vocation manquée qu'il fallait attribuer son intérêt pour les milieux artistiques et son souci de les prendre en mains. En 1917, à 27 ans, il découvre le christianisme, se fait baptiser 2 ans plus tard sous la conduite de l'abbé Lamy, le « saint curé » de la Courneuve, avant d'intégrer les 1ers Cercles thomistes fondés à Meudon par les Maritain. Il est ordonné prêtre en 1925.

Si critique et parfois injuste que F. Mauriac ait été envers celui qu'il désignera à la fin de sa vie comme *le type même de ce qu'on appelle aujourd'hui intégriste,*[72] il n'a jamais oublié qu'il devait à l'intercession de Jean-Pierre Altermann d'avoir retrouvé *au contact de la sienne* une *foi vivante.*[73] Il décrit ainsi le début de leur relation : *A ce moment de ma vie où j'étais dans le fossé de la route, perdant le sang, il m'avait pris sur ses épaules, porté jusqu'à l'auberge. Il ne lui avait pas suffit de me confier à l'aubergiste, il était demeuré près de moi, ne me quittant à aucun moment. Il m'avait emmené à Solesmes ; puis il me rejoignit à Malagar et fit avec moi le pèlerinage de Lourdes. Je pouvais me croire son seul pénitent : il avait abandonné les 99 autres brebis.*[74]

Du Bos et Altermann l'incitent d'une part à répondre à Gide à propos de *Dieu et Mammon,* d'autre part à faire le récit de sa conversion dans *Bonheur du chrétien* (1929), exercice qui lui coûte, tout en reconnaissant qu'il n'a *rien écrit avec plus d'amour.*[75] Puis c'est à manifester avec force son nouvel engagement d'écrivain catholique que F. Mauriac va s'employer dès le début de 1929, sous le contrôle toujours assidu de l'abbé Altermann et particulièrement en fondant une nouvelle revue catholique *Vigile* destinée à faire face à la NRF. Il bénéficie déjà du soutien de J. Maritain, d'Henri Ghéon, d'Etienne Gilson, de l'abbé Brémond...Mais Mauriac n'a de cesse d'y rallier P. Claudel, qui est justement en lutte avec la NRF.

Mauriac sait que le problème soulevé par Gide et, d'une autre manière, par Maritain, est celui non de sa responsabilité de romancier, mais de sa sincérité de chrétien. Et que c'est d'abord là-dessus qu'il doit s'expliquer : *Plus moyen de l'éluder, reconnaît-il, plus d'échappatoire. Nous avons perdu le privilège de la pudeur : écrire c'est se livrer.* J. Maritain est l'un des 1ers à lui exprimer son accord et son admiration : *Vous exposez les difficultés dans leur force réelle et cela est très sage. Il me semble maintenant vous reconnaître vraiment, c'est sans réserve que j'aurai désormais la joie de vous admirer.*[76]

Le 24 juin 1929 François apprend que sa mère vient de mourir : la douleur de ne pas avoir pu partager les derniers instants de celle qu'il a aimée au-delà de tout, le poursuivra toute sa vie. En novembre 1929, F. Mauriac fait part à Paul Claudel de la sortie imminente du 1er n° de *Vigile,* préparé par un *petit groupe* qui se réunit tous les 15 jours chez Maritain. Mais la parution est encore retardée à cause du P. Altermann qui soumet les auteurs à une véritable censure et Du Bos à une pression insoutenable. *Vigile* est d'une orthodoxie si pesante qu'elle en devient indigeste ; B. Grasset s'en débarrasse dès le 3ième n° ; elle est reprise par DDB jusqu'à sa disparition en 1933. Mauriac ne tarde pas à se détourner de ce vain combat et d'abandonner à leur sort ses 2 principaux protagonistes,, Charles du Bos et Jean-Pierre Altermann, pour renouer avec sa chère indépendance. Il paie déjà le prix d'une « conversion » trop ostentatoire et précipitée. Suspect il était, suspect il demeure. Désormais, son état d'esprit sera celui d'un chrétien convaincu qu'il n'a plus rien à attendre de l'establishment catholique, sinon le pire, et que c'est en dehors de lui, voire contre lui, qu'il se devra d'écrier, d'agir et de penser.

Rendu à une expérience spirituelle plus autonome, le chrétien du début des années 1930 semble y trouver l'apaisement qu'il recherchait. Il commence à fréquenter quotidiennement la chapelle des Bénédictins du couvent Ste Marie, rue de la Source, proche de son nouveau domicile. En octobre 1931 il y fait la connaissance d'un jeune novice bénédictin d'origine libanaise, Charles Massalaki, qui deviendra bientôt son confesseur et qui lui avait écrit que la lecture de *Destins* de F. Mauriac avait contribué à sa vocation.

Le nouveau logement des Mauriac est d'une austérité ascétique et le roman *Nœud de vipères* (mars 1932) est une mise au point sans fioritures, d'une sobriété, d'une sécheresse, d'une cruauté jamais atteintes par l'auteur. Il est confronté à l'épreuve d'une maladie mortelle qui en fait un être en sursis : un cancer du larynx. Le 4 mars

---

[70] Lettre de F. Mauriac à Henri Guillemin 27.12.1928.
[71] Correspondance Maritain – Journet tome I.
[72] *Nouveaux mémoires intérieurs.*
[73] Ibid.
[74] Ibid.
[75] Lettre de F. Mauriac à Jeanne Mauriac mars 1929 in *Lettres d'une vie.*
[76] Lettre de J. Maritain à F. Mauriac 22.03.1929.

1932 il est opéré, avec ablation d'une corde vocale. La maladie n'est pas seulement l'apprentissage du renoncement, mais aussi celui de la joie, de l'enchantement que lui procure la découverte de l'œuvre de Mozart : *elle seule m'apaisait.* Et c'est un jeune esthète homosexuel qui n'a d'autre dieu que Mozart, encore étudiant de 19 ans, Louis-Gabriel Clayeux, qui est l'instrument de cette découverte. F. Mauriac s'est ressaisi par un besoin éperdu d'exister, par son entente retrouvée avec Jeanne, par le triomphe remporté par *Le nœud de vipères,* son plus grand succès de librairie.

En même temps qu'il lutte contre sa maladie, il veut entreprendre une réplique au *nœud de vipères,* un roman qui soit hymne à la famille : ce sera *Le mystère Frontenac,* et il renoue avec le journalisme avec un article : *L'âge de la réussite : « Vous êtes devenu quelqu'un », cette flatterie touche l'homme mûr, mais le laisse rêveur : il s'agit de vivre dans ce quelqu'un, de n'y pas mourir étouffé. « Vous êtes arrivé... » Arrivé où ? Parlement, Ministère, Institut, tout le monde descend. Il s'agit de ne pas s'asseoir sur ses bagages (On dit aussi : « Vous avez déjà un joli bagage... ») Il s'agit de prendre un nouveau départ, de ne pas s'endormir dans le terminus de la réussite.*[77] Le 1er juin 1933, F. Mauriac est élu au 1er tour, avec 28 voix sur 31, à l'Académie Française, consécration qu'il attendait depuis longtemps

Avant de se révéler comme le plus turbulent des Immortels, c'est à l'intérieur de sa propre famille de sang que la nouvelle idole des lettres françaises vient de semer le trouble. Loin d'être reçu comme un hymne à sa « race », *Le mystère Frontenac* est perçu par les siens comme une trahison. L'œuvre, pour belle et émouvante qu'elle soit, et d'une grande intensité poétique, paraît assez éloignée, en effet, du projet initial d'hymne à la famille. L'*union éternellement indissoluble de la mère et de ses 5 enfants*[78] qu'il a voulu décrire et exalter, se réduit à une juxtaposition de vies manquées, vouées à une solitude sans remède. Fin 1933, peu après sa réception à l'Académie Française, F. Mauriac est rattrapé par la maladie et soumis à un nouveau traitement de rayons qui l'épuise. Mais le 23.02.1934, le professeur Hautant lui assure qu'il est désormais hors de danger.

10. L'indignation.

Ce n'est pas par goût mais par nécessité, que F. Mauriac renoue avec l'engagement politique au début des années 1930. Se reconnaissant plutôt à droite au lendemain de la Grande Guerre, tant par fidélité au sacrifice des combattants que par hantise du bolchevisme, 2 personnages cohabitent cependant en lui : un homme de foi tourmenté, anxieux de justice, vibrant de sensibilité, et un possédant, devenu à son tour chef de famille en charge d'une propriété et de biens à faire fructifier. Il faudra toute l'autorité du P. Altermann pour contraindre le « converti » de 1928 à se désabonner de l'*Action Française.* Républicain de raison, lui qui ne s'est jamais reconnu monarchiste, il reste acquis au parti de l'ordre et rêve d'un exécutif fort, apte à faire contrepoids aux dérives de la démocratie parlementaire. Et c'est tout naturellement qu'il redevient journaliste, en juin 1932, sous la bannière de l'*Echo de Paris,* l'organe officiel d'une droite française autoritaire mais légaliste.

1933, l'année de son entrée à l'Académie Française, est aussi celle des interventions politiques les plus retentissantes de F. Mauriac. A cette date prévaut chez le collaborateur de l'*Echo de Paris un état d'esprit fasciste* ou *une tendance fascisante,* par un double rejet du modèle libéral et du modèle communiste et une aspiration à une *révolution de droite* sociale et nationale mêlant *refus du parlementarisme, de la laïcité, du marxisme, de la maçonnerie, défense des classes moyennes, réconciliation entre prolétariat et bourgeoisie, dépassement de l'opposition droite-gauche et exaltation de la nation.* Il en appelle à l'un des ces *héros-fiction dont d'autres pays ont le bénéfice.* Un Hitler ou un Mussolini plus civilisé ou présentable ? Il n'est pas loin de partager l'enthousiasme de Le Grix pour celui qui pourrait incarner, en France, le héros providentiel, le jeune député de Bordeaux, Philippe Henriot. Un homme qui *a tout pour tenir le rôle... beauté, jeunesse, éloquence, foi.*[79]

Mais, au printemps 1934, en acceptant de collaborer à *Sept,* entraîné par un jeune religieux charismatique, bordelais comme lui et disciple de Lacordaire, le père Maydieu, Mauriac s'écarte de manière discrète mais décisive de la droite la plus réactionnaire. Suspects de progressisme, les animateurs de *Sept,* sont essentiellement des « libéraux », défenseurs, à l'instar d'un autre de leurs collaborateurs, J. Maritain, de l'action engagée par le pape Pie XI pour libérer l'Eglise catholique de toute emprise politique – celle de l'*Action Française* en particulier – et lui restituer sa pleine vocation universaliste et humaniste.

Au début de l'été 1934, Mauriac rompt avec l'*Echo de Paris,* après le refus d'un article dans lequel il *osait* soutenir qu'un chrétien doit aimer ses ennemis, fussent-ils communistes. Prétexte d'autant plus opportun, qu'il lui permet de répondre aux sollicitations du nouveau directeur du *Figaro,* son ami Pierre Brisson, passant d'un coup de la droite autoritaire à une droite plus tolérante, mondaine et libérale.

Le 28.08.1934, un mois après y avoir dénoncé les massacres ordonnés par Hitler lors de la *Nuit des longs*

---

[77] *L'âge de la réussite.* L'Echo de Paris 2.07.1932 Repris dans *Journal I.*

[78] F. Mauriac. Préface au tome III des Œuvres Complètes.

[79] F. Mauriac *L'homme qui ne vient pas* in *L'Echo de Paris* 1.07.1933 repris dans *Mémoires politiques.*

couteaux – Une telle horreur nous saisit que l'indignation est dépassée[80] - c'est dans *Le Temps* que F. Mauriac, de retour du festival de Salzbourg, publie un article bouleversant sur la tragédie qui s'est abattue sur l'Autriche depuis l'assassinat, le 25 juillet, du chancelier Dollfuss. Pourtant, en janvier 1935, il retire une impression très positive de l'Italie fasciste et de Mussolini lui-même, à l'issue d'une visite officielle du ministre des Affaires étrangères, Pierre Laval, que le journal l'a chargé de suivre.

Si F. Mauriac a finalement échappé à la tentation fasciste de l'ordre noir qui allait s'abattre sur l'Europe, il l'a dû en grande partie à ces sortes de garde-fous qu'ont toujours été pour lui sa sensibilité, son instinct, une liberté d'esprit et un sens de la contradiction qui le rendaient impropre à toute forme d'alignement. Au moment où il célèbre encore les mérites de Mussolini, il est déjà engagé, en réalité, dans le processus qui le conduira à l'automne 1935 à condamner l'agression italienne contre l'Ethiopie... un an à peine après avoir considéré qu'une défaite du Duce serait *un triomphe maçonnique de conséquence incalculable.*[81]

Six mois après avoir brossé un portrait admiratif de Mussolini, c'est d'un autre dictateur européen, le Dr Salazar, devenu maître absolu du Portugal que F. Mauriac fait l'éloge dans une *tribune libre* publiée dans *Le Temps* à la fin de juillet 1935, après avoir fait une visite officielle dans ce pays.

En même temps il s'indigne de l'échec de Paul Claudel à l'Académie, victime d'une conjuration de la droite maurrassienne. L'affaire Claudel laissera des traces dans les rapports volontiers conflictuels que Mauriac entretient avec une partie de ses illustres confrères. D'ailleurs une pétition signée de plusieurs associations catholiques le somme de « quitter l'Académie ».

Durant l'été 1935, la publication de son roman *L'Ange noir* dans un hebdomadaire ouvertement xénophobe et réactionnaire comme *Gringoire* scandalise et chagrine bon nombre de ses amis. Tout aussi déroutante est l'attitude de conciliation qu'il préconise vis à vis de l'Allemagne nazie... afin de sauver les juifs, comme s'il se refusait encore à reconnaître les véritables mobiles des dirigeants du 3ième Reich.

Devant l'ampleur des bombardements en Ethiopie, et après le soutien de 64 intellectuels de droite, dont Gabriel Marcel, à l'Italie fasciste, Mauriac inspire avec J. Maritain un article publié conjointement dans *l'Aube, Sept* et *la Vie Catholique,* les 17-18.10.1935, récusant *le droit de s'emparer des territoires d'autrui et d'y porter la mort* au nom des prétendus *bienfaits de la civilisation occidentale.*

Après avoir écrit une *Vie de Jésus* commandée par Flammarion, Mauriac dit le regain de jeunesse que lui avait apporté l'épreuve de la maladie et avoue s'être laissé reprendre *aux approches de la cinquantaine,* par *tout ce qui naguère m'avait séduit.*[82] La présence à ses côtés d'un garçon sans tabous comme Michel P. Hamelet paraît d'autant plus galvaniser l'auteur des *Anges noirs* que ce roman met en scène un personnage, Gradère, dont les aventures homosexuelles sont fortement suggérées. *Perverti, sacrilège, proxénète, souteneur, voleur, maître-chanteur, assassin,*[83] le héros des *Anges noirs* cumule tous les vices. Début 1935, Mauriac reçoit un jeune séminariste homosexuel, Jacques Laval, qui deviendra un proche de la famille et qui témoigne : *De sa belle voix cassée il me demande de le revoir, de lui écrire si cela ne va pas. « Mon pauvre enfant j'ai pitié de votre jeunesse. Mais vous avez le Christ. Vous n'êtes jamais seul. Il me dédicace un livre.*[84]

Malgré son *horreur du Front Populaire* en 1936, Mauriac sait garder son sang froid et ne pas diaboliser. Plus rien ne paraît subsister à cette date du F. Mauriac sillonniste et dreyfusard. S'il reconnaît que le Front populaire résulte d'une *exploitation* de la classe ouvrière *dont nous fûmes tous plus ou moins complices...* seul semble perdurer en lui le pacifiste, si horrifié par *l'atmosphère d'exécration* sociale et de *lutte civile* qui pèse sur le pays, qu'il recommande le 14 juillet 1936 de vivre *à contre courant de la haine* qui *coule à pleins bords.*[85]

De même, voir cette Espagne qu'il a visitée, passer en même temps que la France sous la coupe d'une gauche républicaine soutenue par les communistes a soulevé en lui une même réaction d'épouvante, vite amplifiée par la terreur anticléricale que les « anarchistes » font régner sur le pays. Et du coup il juge le soulèvement de l'armée plutôt rassurant. Mais le 18.08.1936 il condamne les massacres perpétrés à Badajoz par une colonne franquiste, aussi vigoureusement qu'il s'est insurgé contre le sort réservé aux populations éthiopiennes. Quelle époque, hélas, que celle où le camp de concentration apparaît comme une mesure recommandée par la charité et la pitié ! Mauriac préconise un *plan d'action* international pour *le salut des prisonniers dans les 2 camps.*[86]

Percevant toute l'imposture de la *croisade* franquiste, F. Mauriac s'en tient pourtant jusque fin 1936 à une position attentiste, qui l'éloigne de gens comme E. Mounier ; mais le 18.01.1937 il s'indigne de cette bataille des nations qui se livre sur le corps de l'Espagne. *Le Maître de Moscou et de Berlin peut bien fouler ce peuple comme*

---

[80] *Le plus malheureux des hommes. Le Temps* 10.07.1934.
[81] Lettre de F. Mauriac à Henri Guillemin 19.11.1934.
[82] *Nouveaux mémoires intérieurs.*
[83] F. Mauriac Préface au tome III des œuvres complètes.
[84] Jacques Laval *Un homme partagé.* Paris Julliard 1978.
[85] F. Mauriac *La haine. Le Figaro* 14.07.1936.
[86] *Le Figaro* 18.08.1936.

une vendange au pressoir, il ne le possédera jamais de l'intérieur : il régnera sur lui par la vertu de son poing gauche ou par la puissance de son poing droit ; il ne réduira jamais ce « château » secret de l'âme espagnole où le drame qui se joue dépasse celui de la distribution des richesses, échappe aux catégories de l'époque et retentit dans l'éternité.[87]

Tout en assignant à l'écrivain le devoir de lucidité, Mauriac peine à suivre, début 1937, les protestations de Malraux et de G. Bernanos sur les massacres en Espagne, il refuse de signer l'appel de Malraux à cesser les hostilités que signe Maritain, de même que la pétition initiée par Marc Sangnier et E. Mounier. C'est en mai 1937, après le bombardement de Guernica, que se fait le basculement et le nom de Mauriac figure en tête de l'appel en faveur du peuple basque lancé par J. Maritain. Et il désavoue Claudel qui réitère ses attaques, fin août, contre les projets *lancés par quelques idéologues* et *leurs interventions incongrues en faveur des alliés rouges à propos de scandales imaginaires.*[88] Il, s'associe à la rédaction d'un manifeste adressé au Cardinal Pacelli et priant le Vatican de demander de la modération à Franco. Il semble d'abord obtenir satisfaction, puis déchante, voyant *Sept* et ses 2 chroniqueurs vedettes, J. Maritain et F. Mauriac, suspectés de progressisme et de sympathies communistes : *Sept* cesse de paraître le 27.08.1937, sur injonction du Vatican.

Véritable défi lancé à la hiérarchie vaticane, *Temps présent* est créé grâce à l'impulsion conjointe de J. Maritain et F. Mauriac, journal ouvertement antifasciste et antifranquiste. Du coup F. Mauriac entre en guerre avec ces milieux bourgeois dont il était proche. Et cela ne lui déplaît pas. Il devient l'une des cibles privilégiées de l'extrême droite, devenant, selon sa formule, l'écrivain *le plus insulté de France.*

11. Face à l'inéluctable.

Le 22.11.1937, Mauriac reçoit l'hommage enthousiaste du Tout-Paris littéraire et politique pour la Première d'*Asmodée*, sa 1ère pièce de théâtre. Mais si *le mystère du théâtre* lui a permis momentanément d'oublier *ce que pense Mussolini* ou *ce qu'Hitler complote*, F. Mauriac a tôt fait de renouer, par la force des choses, avec l'actualité politique. Il redouble d'engagements, multiplie les prises de position antifascistes et les témoignages de solidarité avec tous ceux qui luttent contre la propagation du racisme et de l'antisémitisme.

En février 1938, il se range publiquement aux côtés de J. Maritain qui s'est vu interdire, sous la pression de l'*Action Française*, de prononcer une nouvelle conférence au Théâtre des ambassadeurs sur *Un juif parmi les nations* après une 1ère intervention très chahutée. En juin il prend de nouveau, dans un hommage magnifique, la défense de Maritain, violemment attaqué dans un discours officiel, par le ministre de l'Intérieur franquiste, Serano Suner, qui s'en est pris à ce *converti juif : Il en est plusieurs aujourd'hui qu'on pourrait croire désespérés, qui savent que rien n'est perdu pour eux tant qu'il existera, dans une maison de Meudon que Dieu habite, cet homme et cette femme dont le regard et la voix leur apportent plus qu'une promesse : la présence visible de la Miséricorde... Il reste cet épouvantable malheur que, pour des millions d'Espagnols, christianisme et fascisme désormais se confondent et qu'ils ne peuvent plus haïr l'un sans haïr l'autre.*[89]

Avec une rare lucidité prémonitoire il trouve l'entreprise monstrueuse de l'Axe *plus redoutable* encore que le communisme lui-même et, en mai 1938, déplorant la passivité de la France comme de l'Angleterre, il promet à l'une et à l'autre, le même destin que celui des nations déjà assujetties aux puissances de l'Axe.

Malgré tous les efforts de F. Mauriac, y compris la lecture d'une sorte de manifeste en pleine séance, Charles Maurras est élu le 9.06.1938 au 1er tour à l'Académie Française. *Saluez en nous des vaincus*, dit-il au jeune Pierre Bost venu s'enquérir du résultat.

F. Mauriac s'interroge sans relâche sur le moyen d'éviter un drame qu'il sait pourtant inéluctable. Si bien qu'il ne peut se retenir d'accueillir avec soulagement, le 26 septembre, l'annonce de la conférence de Munich sur la Tchécoslovaquie. Mais il prend vite conscience de la terrible partie de dupes qui vient de se jouer à Munich et écrit le 21.10.1938: *Peut-être sauverons-nous encore une fois la Paix en donnant « quelque chose » au Minotaure – en lui jetant quoi à la gueule ? Que nous reste-t-il après l'Autriche, après la Tchécoslovaquie ? Le « Premier » Anglais ou le « Premier » Français entreprendra derechef, en avril ou en mai, le pèlerinage de Berchtesgaden pour consulter l'oracle. Et nous connaissons d'avance la réponse de l'oracle. Elle sera brève et claire : « Coupez-vous un bras. »*[90] Et le 11.11.1938, il souligne que la seule *victoire allemande* qui lui paraisse *mortelle* est celle que *le nazisme cherche à obtenir sur l'esprit français,*[91] comme s'il pressentait que l'irréparable est déjà accompli.

Puis F. Mauriac, à 54 ans, est attaqué de façon virulente par Louis Ferdinand Céline et Jean-Paul Sartre,

---

[87] F. Mauriac *Le démon de l'Espagne Le Figaro.* 18.01.1937.

[88] P. Claudel *L'anarchie dirigée. Le Figaro.* Août 1937 repris dans *Propos et circonstances* Paris Gallimard 1947.

[89] F. Mauriac *Mise au point Le Figaro* 30.06.1938. repris dans *Mémoires politiques.*

[90] F. Mauriac *Temps présent Le Figaro* 21.10.1938 repris dans *Mémoires politiques.*

[91] F. Mauriac *La Perle sans prix Le Figaro* 11.11.1938 repris dans *Mémoires politiques.*

juste après la parution des *Chemins de la mer*, son roman le plus ambitieux. Le 31.08.1939, Mauriac est à Malagar quand la radio annonce l'entrée en guerre de l'Angleterre après l'invasion de la Pologne par les armées du Reich. Le lendemain c'est la mobilisation générale, y compris pour son fils Claude. F. Mauriac s'inquiète pour les jeunes de la famille et pour les jeunes confidents des dernières années lancés dans la tourmente de la guerre.

Avec une vigueur recouvrée, rage et indignation, il dit aux Français qu'ils sont tous responsables depuis 20 ans de *cette chaîne sans fin d'un monstre de droite enfantant un monstre de gauche...Le malheur voulut que l'homme à la gabardine nous ait dissimulé un seul de ses secrets. Ce secret tint en une formule qui, pour n'être pas de Hitler, n'en exprime pas moins sa pensée profonde : « une idéologie, on n'y croit pas, on s'en sert ». Terrifiant, voilà bien la seule épithète qui convienne à l'aspect d'une Europe reconstruite sous le triple signe de la Faucille, du Marteau et de la Croix Gammée.*[92] Dans un beau texte *Touche la terre*, il insiste sur la nécessité, face au *drame inhumain où nous engage l'Allemagne*, de rester *humain le plus possible*, de *préserver la vérité de la vie* pour retrouver la force de *croire à un monde bon et béni.*[93]

En janvier 1940, il visite en Alsace la ligne Maginot avec un lieutenant, *père blanc dans le civil*, mais il reconnaît à Hitler cette supériorité monstrueuse sur les autres chefs d'Etat européens, d'avoir *coupé les ponts derrière lui*, d'habiter *un enfer dont on ne revient pas*. Comme beaucoup, en mai, il se dit rassuré par l'arrivée du Maréchal Pétain au sein du gouvernement de Paul Reynaud et par la nomination du Général Weygand à la tête des armées, en remplacement du funeste Gamelin. Il n'aura pas entendu l'appel du 18 juin, mais il ne lui faudra que quelques semaines pour rallier la seule famille d'esprit qu'il ait jamais reconnue comme sienne depuis l'adolescence : celle des réfractaires, des insurgés et entrer dans une nouvelle période de sa vie. A la mi-janvier 1940 il écrit cette lettre à son fils Jean, pensionnaire à Lourdes, qui se lamente à 15 ans sur sa *jeunesse perdue :*

Bien sûr, elle est dure, amère, tragique ; et pourtant, telle qu'elle est, ***magnifique,*** *pour qui sait la dominer. On a souvent reproché à ton papa d'avoir écrit des livres trop sombres. Mais on n'a pas compris que pour lui, aimer la vie, c'est l'aimer sans la déguiser – comme on aime une créature fût-elle pleine de misères. Rien n'est si beau ni si grand que la vie d'un homme ; elle belle jusque dans ses défaites. Et sans doute il y a la mort. Ta grand-mère, ta mère, moi-même, nous te précéderons, mais dans moins de cent ans... nous nous retrouverons tous dans cette lumière inimaginable et qui pourtant existe et dont tu vois le reflet jouer au-dessus des vers et des musiques que tu aimes. L'art est un pressentiment de l'éternité. Remercions Dieu de ce qu'il nous a donné le pouvoir d'entendre la parole et le chant de ses messagers : Mozart, Bach, Baudelaire.*

Sois heureux même quand tu souffres. Car la souffrance aussi est riche d'enseignement. Etre jeune, c'est souffrir d'avance de la vie inconnue. Etre vieux, c'est porter le poids de la vie vécue, des deuils et des péchés de toute une vie. Mais, sous ses deux aspects, vivre est une grâce dont il faut bénir l'auteur de la vie... Je t'embrasse de tout mon cœur, mon enfant chéri et heureux. Fr.[94]

Il nous faudra attendre le tome 2 de la biographie par Jean-Luc Barré !

R. Kriegel.

---

[92] F. Mauriac *L'homme à la gabardine Paris Soir* 4.10.1939
[93] *Le Figaro* 27.09.1939 repris dans *Journal III.*
[94] Lettre de F. Mauriac à Jean Mauriac 14.01.1940 in *Lettres d'une vie.*